

Les écrivaines
marocaines et l'écriture

Ikram Chemlali

**Les écrivaines
marocaines et l'écriture**

Chroniques

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Les Pensées de la Dame de Nohant en abécédaire.

À toutes les femmes marocaines, et à travers le monde !

Avant-propos

Ce recueil de chroniques correspond à de brèves lectures analytiques d'un certain nombre de textes littéraires écrits par des écrivaines marocaines, mais dont les thèmes sont d'ordre universel. Au fait, tout ce qui préoccupe la femme au Maroc, intéresse aussi, d'une manière ou d'une autre, les femmes du monde entier. Puissent celles-ci retrouver dans ce recueil des réponses à leurs questions, des apaisements à leurs agitations et des remèdes à leurs maux.

L'écriture féminine marocaine, j'écris : j'existe !

Pendant longtemps, l'écriture était considérée comme un luxe que la femme n'a pu conquérir que dans le tourment et la douleur. Cette position n'est pas le destin des auteures marocaines exclusivement ; il s'agit d'un phénomène universel qui a interminablement marqué le sort des femmes écrivaines désireuses de changer leur condition.

Au XXI^e siècle, le nombre de femmes victimes de la violence et de l'injustice sociales, à travers le monde, est colossal. La société marocaine ne fait pas l'exception. Sauf que, à côté des femmes marocaines qui ont choisi de se taire, sciemment ou pas, il y a celles qui ont fait de leur plume, leur arme de défense. Écrire au féminin est devenu pour elles un acte de rébellion contre tout ce qui entrave l'émancipation féminine au Maroc.

Si on remonte un peu dans le temps, on s'aperçoit que c'est surtout l'accès de la femme marocaine à l'éducation, qui a permis le développement de l'écriture et la littérature féminine marocaine. Une littérature qui se perpétue de décennie en décennie et qui a devant elle tout un avenir.

La présence d'une littérature féminine au Maroc est actuellement une réalité établie par la critique. Après des tentatives timides juste après l'indépendance, les écrivaines marocaines dès les années quatre-vingt et tout au long des années quatre-vingt-dix ont affirmé leur présence sur la scène littéraire. Se sentant tenues par un devoir moral, elles n'hésitent pas à rendre compte de la condition sociale

de leurs consœurs défavorisées et condamnées au mutisme. La fiction étant le garant de la propagation de leurs revendications.

Elles ne cherchent pas l'art pour l'art, mais l'art pour servir leur cause. Les thèmes traités dans leurs romans témoignent de leur besoin de transcender leur statut de femme, et de leurs aspirations à cesser d'être considérées comme des objets. Ce qu'elles désirent en fait, c'est être qualifiées en tant que sujet en se permettant enfin de dire « je ».

Cet usage du « je » est une manière de faire table rase de la tradition, et d'éradiquer toute trace de l'archaïsme qui pèse encore sur la liberté de la femme marocaine si assoiffée de modernité. À travers le « je » scripturaire de l'autobiographie (le cas de Fatima Mernissi dans *Rêves de femmes*, ou encore de Rachida Yakoubi dans *Ma vie, mon cri*) ou encore de l'autobiographie fictionnelle, les auteures marocaines tentent de devenir un individu qui existe par lui-même. Autrement dit, la femme n'a plus besoin de faire partie d'un groupe pour affirmer son existence. L'épanouissement du « je » aboutit alors à la réappropriation de l'identité féminine qui ne peut se réaliser intégralement sans l'implication du corps féminin dans le texte littéraire.

Spoliée du droit d'écrire son corps, la femme était également expropriée de son identité et du droit de laisser ce corps s'exprimer. Avec l'écriture féminine, le corps ne va plus être une extériorité insignifiante ou creuse. La découverte du corps féminin par la femme elle-même, chez des écrivaines marocaines comme : Souad Bahechar dans *Ni fleurs, ni couronnes*, ou Ghita El Khayat dans *La Liaison*, prend un aspect différent de la thématique du corps telle qu'elle est traitée par les écrivains hommes. Les femmes ont à dire, à leur façon, ce que les hommes ne peuvent pas dire à leur place. En écrivant leur corps, les romancières marocaines le récupèrent, enfin, de sous la plume masculine. Elles disent leur intériorité et s'assument comme un être entier qui n'attend plus qu'un écrivain homme parle à sa place.

Désormais, la femme ne veut plus être sous la tutelle de l'homme. Maintenant, elle se sent apte à prendre la parole, de mettre correctement les mots sur ses plaies, et par la même, de servir toute

seule sa cause. L'écriture féminine devient alors un moyen de contestation. Elle tente de rejeter les vieux clichés associant la femme au silence et à l'infériorité comme le souligne fort bien Siham Benchekroun dans *Oser vivre* ou encore Farida El Hany dans *Faites parler les cadavres*. Cet être qui a été longtemps marginalisé va réussir enfin à se libérer et à récupérer ses droits au moyen de l'écriture pour affronter la mentalité patriarcale et le discours littéraire officiel, toute en optant pour une nouvelle esthétique.

Une esthétique qui est caractérisée surtout par la violence du ton. C'est un constat tout à fait naturel, vu que ces écrivaines refusent la sujétion. Elles tentent de s'affirmer tout en affirmant leur originalité stylistique dans un contexte à canons préconçus par la suprématie masculine. Un exemple signifiant peut être *Filles de vent* de Nadia Chafik où l'on note l'absence totale de chronologie linéaire du récit. L'écriture féminine devient alors un cri de colère qui opte pour la rupture de l'ordre classique, mais aussi et surtout l'occasion de la réappropriation de la parole.

***Chama* ou le machisme déclaré**

Corpus : *Chama* de Siham BENCHEKROUN.

« Je suis beau. Cultivé. J'ai de la fortune. Je viens de fêter mes 36 ans. Je suis célibataire. Qui dit mieux ? ». Ce sont là, les propos du narrateur et héros du roman, qui se prend pour l'ombilic du monde. Dans son rapport avec sa bien aimée Chama, il abuse de tous les caprices sans jamais avoir de comptes à lui rendre. Se croyant entièrement libre, il se permet tout pendant qu'il interdit toute intrusion à Chama : « Ce que je faisais de mes loisirs, lorsque je n'étais pas avec toi, ne te concernait pas. Je ne tolérais pas d'intrusion dans mon autre vie privée ».

Avoir plusieurs vies privées, à la fois, est pour lui un droit qu'il n'hésite pas de dévoiler à sa compagne : « Il fallait que tu comprennes que je rencontre d'autres femmes », lui lance-t-il. Il n'a pas à se justifier puisqu'il est lié à Chama, par « union libre ». Cette devise d'« union-libre » qu'il adopte continuellement lors de ses discussions avec Chama, est en réalité une notion à double aspect. Selon qu'il est question de Chama ou de lui, cette conception prend deux sens complètement différents voir même opposés.

Tout en refusant entièrement à Chama de manifester sa jalousie, notre brave narrateur ne tarde pas à afficher la sienne quand l'occasion se présente. C'est ce qu'il relate dans ce magnifique passage, lors d'un départ de Chama, accompagnée de son collègue Abdelmalek, en mission de travail pour Barcelone.

« Le soir même de ton arrivée à destination, vers 22 heures, je t'ai téléphoné. Tu t'es excusée de ne pouvoir me parler (...) A minuit, tu n'appelais pas encore. (...) Soudain très agité (...) je me suis